

### Une histoire d'ardoises

« N'oubliez pas votre contrôle sur le Reich impérial de 1871 à 1918 la semaine prochaine ! » annonça le professeur d'histoire pendant que ses élèves sortaient de la salle de classe.

L'un d'eux passa très près du tableau noir et, discrètement, fourra dans la poche de sa veste les deux craies qui s'y trouvaient. Il marcha à côté de ses camarades de classe, sans rien dire, précipitant le pas pour rentrer au plus vite chez lui. Il emprunta son habituel chemin le long du rideau de fer en croisant toujours ces mêmes officiers de la Stasi, le regard dénudé d'émotions et la carrure qui imposait le respect, ces mêmes officiers à qui il avait toujours peur de dire bonjour. Alors il se contenta de baisser la tête, serrer plus fort l'anse de son sac et poursuivre son chemin. Il poussa la vieille porte de son immeuble délabré, monta les quelques marches qui le séparaient de son étage et rentra dans l'appartement dans lequel il vivait avec ses parents.

« Bonjour Henri ! Tu as passé une bonne journée ? demanda sa mère en l'accueillant dans la cuisine

- Oui, le professeur d'histoire nous a rappelé qu'on avait un contrôle la semaine prochaine : je devrais aller réviser »

Sans même prendre la peine de manger quelque chose, il rentra dans sa chambre, aussi terne que le reste de son appartement, ferma sa porte et au lieu de s'asseoir à son bureau avec son manuel pour commencer à réviser, il sortit une vieille ardoise de son tiroir grinçant, prit une des craies qu'il avait volées et se plaça juste devant sa fenêtre. Juste en face de lui, dans l'immeuble parallèle au sien, un autre garçon, Erik, l'attendait à sa fenêtre, une ardoise entre les mains. Il la colla à la fenêtre et Henri put y lire « BONNE JOURNEE ? »,

écrit en majuscule pour faciliter la lecture. Le jeune homme prit sa craie et lui répondit :

« OUI ET TOI ? »

Ainsi commença entre eux leur habituelle conversation de fin de journée. La même routine qu'ils entretenaient depuis plus d'une année, depuis que le père d'Erik avait été muté pour travailler à Berlin ouest. Les deux jeunes hommes se voyaient souvent à travers leur fenêtre, mais aucun ne prêtait une grande attention à l'autre. Henri avait été le premier à initier le fait de communiquer avec des ardoises. Il avait fallu du temps avant qu'Erik ne devienne réactif à ses appels.

Les Soviétiques avaient eu la merveilleuse idée de séparer leur chaleureuse Zimmerstrasse en deux, à la manière de la Bernauerstrasse, à la seule différence que les façades du côté Est n'avaient pas été condamnées. Ils habitaient donc dans la même rue mais ils avaient l'interdiction formelle de se voir. « Personne n'a l'intention de construire un mur » disaient-ils. Tu parles.

Erik avait plusieurs fois supplié son père de lui faire un laissez-passer pour aller voir Henri à l'Est en prétextant vouloir rendre visite à sa tante qui habitait aussi en RDA. Cependant la réponse avait toujours été la même : non. Selon lui, il n'avait rien à faire chez les communistes et c'était à sa tante de venir les voir. Tous deux savaient pertinemment que peu d'habitants de Berlin Est arrivaient à se procurer légalement un laissez-passer d'une journée, et à quel point les procédures étaient longues. De son côté Henri n'avait pas pu faire mieux. Ses parents ne voulaient plus rien entendre de leur gouvernement depuis la mort de son oncle pendant la manifestation du 16 juin 1953. Avec son père, ils avaient lutté contre les mauvaises conditions dans les usines, mais le rassemblement, au départ pacifique, avait viré en un véritable bain de sang.

Son oncle s'était pris une balle perdue et avait succombé à ses blessures. Depuis, Karl, le père de Henri, vouait une haine sans nom contre les dirigeants et la Stasi.

« MON ANNIVERSAIRE » avait écrit Erik

« QUAND ? »

« DEMAIN ! »

« Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ? »

Henri voyait Erik plisser des yeux pour réussir à lire ce qu'il venait d'écrire.

« A quoi bon ? on ne peut pas se voir »

C'était au tour de Henri de plisser les yeux. Après tout, il avait raison. Anniversaire ou pas, ils ne pouvaient pas plus se voir qu'à travers leur fenêtre. Tous les deux ressentait toujours une grande frustration en y pensant, surtout Henri. Sa timidité et son côté introverti faisaient qu'il avait beaucoup de mal à se faire des amis. Il se sentait même trop différent des autres pour essayer de s'en rapprocher. Il n'avait pas les mêmes centres d'intérêt, ses parents ne s'accordaient pas à lui donner une éducation politique fidèle à la RDA, et surtout, c'était encore très flou dans son esprit, il savait que même son orientation était différente des autres. Alors quand Erik et lui ont commencé à discuter et à apprendre à se connaître, il s'est pour la première fois senti accepté par quelqu'un. Erik n'avait rien à voir avec ses camarades de classe. Il était plus tolérant, ouvert d'esprit et il apportait de la joie dans sa vie. Comme ça on pourrait croire que c'était l'ami parfait, et pour Henri c'était le cas ! Il s'estimait chanceux d'avoir pu rencontrer quelqu'un comme lui. Seulement, il ne rêvait que d'une chose : pouvoir le voir en vrai, sauf que la réalité le rattrapait trop souvent.

« JE DOIS Y ALLER » écrivit Henri en faisant des signes avec ses mains pour lui signaler qu'il devait aller manger, sa mère venant de l'appeler.

Il rejoignit la cuisine où son père était déjà assis à table avec son journal entre les mains, il n'avait même pas pris la peine de retirer son bleu de travail plein d'huile. Pendant que sa mère remplissait leur assiette de ragoût, il déclara :

« Les Hongrois et les Autrichiens ont ouvert leur frontière et chez nous, malgré les manifestations, rien ne se passe !

- Tu n'as pas croisé de manifestants en rentrant de l'école ? demanda doucement la mère d'Henri
- Non aucun
- Demain soir ils donnent une conférence, on va bien voir quels mensonges ils vont encore nous raconter, dit-il en ignorant complètement les paroles de sa femme et son fils »

Henri fut étonné d'entendre que son père comptait regarder cette conférence.

« Qui te dit que celle-là sera plus intéressante que les autres ? osa demander son fils

- Je ne sais pas, mais apparemment Günter Schabowski sera présent, je ne l'ai pas entendu souvent, celui-là »

Karl se délectait des discours parfois bateaux de leurs dirigeants. Ils lui offraient une raison de plus de déverser sa haine envers eux. Henri préférait rester dans sa chambre pendant ces moments, il évitait ainsi toute tentative de son paternel de l'influencer dans son sens.

« Je dois terminer mes révisions, bonne nuit »

Henri quitta la table sans oublier d'embrasser sa mère, son père toujours plongé dans son journal. Il n'avait presque pas touché à son assiette. Le jeune homme s'assit à son bureau et cette fois, il ouvrit véritablement son livre d'histoire pour débiter ses révisions.

\*\*\*\*\*

« JOYEUX ANNIVERSAIRE ! »

« MERCI BEAUCOUP »

Erik tenait son ardoise avec un sourire si grand s'étirant aux coins de ses lèvres qu'il réchauffa le cœur d'Henri. Il s'amusait aussi de voir sa petite sœur, Klara, s'agiter joyeusement à côté de lui. Elle lui tirait le pull comme si elle aussi voulait lui écrire un mot sur l'ardoise. Malheureusement il ne lui laissa pas le temps, il lui indiqua que sa mère les appelait pour dîner. Comme si c'était prévu, la mère d'Henri entrouvrit la porte de sa chambre pour lui dire que le dîner était prêt.

Le repas se passa comme la veille, à la seule différence que Karl déblatérerait ses reproches directement devant la conférence qui avait commencé depuis 19h. Il leur intima d'ailleurs de le rejoindre quand leur repas fut achevé. Henri ne prêtait pas une once d'attention aux différentes questions que posaient les journalistes par rapport aux informations que fournissaient Schabowski, car son père critiquait chaque prise de décision.

« Chut, tais-toi ! lui ordonna sa mère. Il parle des voyages vers l'ouest »

En effet, Schabowski était en train d'annoncer que les allemands de l'Est pouvaient voyager librement, sans condition et sans délai. La petite famille était bouche-bée devant leur écran, Karl avait arrêté de parler et Henri était pendu à ses lèvres.

« Ça prend effet quand ? demanda un journaliste »

L'homme politique farfouilla maladroitement dans les feuilles posées devant lui et marmonna :

« A ma connaissance, immédiatement »

Les réactions ne mirent pas longtemps à se faire entendre. Sans s'en rendre compte, Schabowski venait de lâcher une bombe. Henri se précipita à la fenêtre de sa chambre. Des habitants de sa rue sortaient, soit parce qu'ils avaient aussi regardé la conférence soit parce qu'ils étaient curieux du grabuge qui se formait dans les rues voisines. Le jeune aperçu ses voisins d'en face regarder par la fenêtre à leur tour. La nouvelle se répandait comme une traînée de poudre. Il s'empressa de prendre son ardoise et d'écrire à Erik qui lui lançait un regard perdu.

« SORS ! »

« POURQUOI ? »

« VIENS CHECKPOINT CHARLIE »

Henri quitta sa chambre et son appartement. En passant, il vit son père et sa mère toujours plantés devant la télévision. Ils ne remarquèrent pas que leur fils quittait la pièce. Dehors, les rues étaient rapidement bondées. La population de l'Est se dirigeait activement vers les différents points de passage, les contrôleurs de douanes, totalement dépassés par cette marée humaine, laissaient tout le monde passer, les gens, les trabis (les voitures de la RDA), tous. De l'autre côté ils se faisaient accueillir par les habitants de la RFA. L'atmosphère était à l'euphorie mais dans toute cette cohue, Henri ne cherchait qu'une seule personne : Erik. Il atteignit le Checkpoint, le chercha à travers la foule, se défit de l'étreinte des fêtards, en bouscula d'autres, et

soudain, il l'aperçut. Face à lui. Il était là. Il tenait la main de Klara dans la sienne, elle ne semblait pas l'avoir vu. Pourtant, eux deux ne se lâchaient plus du regard. Henri fit une fois de plus le premier pas et se précipita pour aller le prendre dans ses bras.

« Henri...murmura Erik en le serrant contre lui

- Erik...murmura son homologue
- Oh salut Henri ! cria la petite voix d'enfant de Klara »

Avec cette simple remarque, elle réussit à faire sourire les deux garçons. Ils la mêlèrent à leur étreinte en riant, pour ensuite se joindre à la foule qui fêtait ce jour symbolique. Qui aurait cru qu'une réponse hasardeuse allait provoquer un tel mouvement, que des gens allaient monter sur le mur et le détruire ? Une chose était sûre, Schabowski devait regretter ses paroles. Cependant, il avait permis à deux garçons ordinaires, dont l'histoire avait commencé avec de simples ardoises, de pouvoir se rencontrer et de se prendre dans leurs bras. Une erreur qui en aura ravi plus d'un.

Cyclamelle